

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les tempêteiaires

Anne-Marie de Moret

Paroles pour un futur

Volume 12, Number 5-6, September–December 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Moret, A.-M. (1970). Les tempêteiaires. *Liberté*, 12(5-6), 67–72.

Les tempestiaires

I. **Détail du chroniqueur**

Je cherche subsistance par le style.
J'écris le blanc graduel où le précaire isolement
refait la forme du poème.

Mais pour répondre au piège des poitrines
le raz de ciel plein de porphyre
refuse la clarté.

Qui trouverait alors dans la nacre surie
l'éclatement de la perle gélive ?
Mots c'est par vous que se fit
cet été dans l'hiver exemplaire.
Le pays où nous perdions le souffle
portait moisson de sarrasin, de musc et de cycas.

Un dénudement de cristal préside à la réminiscence.

Nu, froid, roulé seul dans les copeaux du temps
mon corps perd ta trace et même lorsque
nous dormons dans ton enfance,
tu n'es plus là, avers et revers du désir,
tu n'es plus là, rivage de famine.
La houle nous espace du voeu réinventé
à chaque nuit, à chaque braise.

Tu ne seras donc plus le relais fusionnel
où se fatiguait mon errance, mais tu seras
toujours dans la friche amère du sang
et dans le reflet des eaux,
car l'ancrage et l'amour ont même
droit de sillage.

C'est tout. Je ne puis dire la disette
et la brûlure, ni le marteau des tempes.
Que me veux-tu chambre d'acier du souvenir ?
Je ne puis recoller le cuir à la grappe des nerfs
ni couvrir à plein tuf la pente des collines.

On est toujours dans la béance d'univers
quand l'autre en a fini.

II. Détail de l'astronaute

Monde !

Quel sigle, quel réseau peut rendre vert le
stable accroché par la voix du dehors, à la
peau de métal ?

Dans l'ocre inabreuvé le coeur spécule encore
sa confluence.

Il suffit d'un décompte et je serai le fugitif
nappé de vide, tandis que, sous-jacent, chaque
être est un foyer où l'air s'attise.

Terre, bonne et palpable, ayant pris distance
je te salue, car l'arbre te différencie
et tes méandres d'eau braconnent les planètes.

Je reviendrai plus que jamais rentable à
la douceur des yeux, aux pressions de la main.

L'oeuf de tubure éclos la prophétie. L'altière fonction
de la parole est mon lieu de stylite.

Je vous salue douceur des contrastes
vergers de fleuves et de pierres,
hanches rases de l'Oued,
hochet de feuilles
galbe du rouvre et de l'érable
parfum flottant des Bulgaries.
Haute lisse de ponts et de falaises
je me caresse au sel de vos matins.

Le stigmaté intérieur me dicte ce regard
que la pulsion de l'ombre traque.

Ce lever de clair de terre
dicte l'assiduité de l'homme
pour la vie dont il fait les marges.

Je vois le front effervescent de l'homme.
Je vois le ciel d'été qui magnétise
la faculté des poings de l'homme
je vois le hors-commun, la démesure.
Je vois la fleur de lys ; mâle dressé
dans la femelle ouverte.

Je vois ce pays vertical si proche de ton axe,
ce pays debout dans le gel comme devant
les blés qui montent.

(le lupin d'Angleterre fleurit sur les remparts
autour de Jeanne d'Arc, mais la criée des loups se
rapproche, et la tire ne sera pas toujours de sucre,
car le peuple gémit devant l'élan des pays récipro-
ques. Il ne sait plus dans quel idiome est né le
prix des libertés ni aux mains de quels bourreaux
s'est lacé dans sa chair l'interminable fil de
plomb . . .)

Je vois, maille à maille, la route qui se
tend, et la cité,

Mais la mer est rétractile, comme l'enfourchement
des tanches

et toujours la nuit se résorbe en Jour.

II. Détail de la Femme

L'arène tout d'un coup s'hallucine.
La foule est debout pour la huée.
Le pouce descend pour accorder la bête
aux mains alifères de l'ange.

Vint ce jour de pacage
où tous les taureaux s'ébrouèrent.
Ce jour de mai, ce quatre mai
finis les rubans du maypole
frangés sur les cottes de cuir
sur le front des enfants est un totem
qu'enfoncent les gourdins.

Ils battaient l'eau du pays rauque.
Le buffle brassait les sanies de l'algae,
mais l'oiseau locataire ne connaîtra jamais
la fraîcheur aquatique.

Ils ne piétinent plus le sable des mers rouges
ces innocents des courtes brèches, un par un,
descendu pour fermer l'univers à son Apocalypse.

Rien n'est facile. Le temps refait les nêfles
au tablier de Sainte-Rose...

Qu'ils meurent sans défaut puisqu'on n'a pas voulu
qu'ils se défassent l'un dans l'autre.

Qu'ils meurent pour une affaire de cerisiers...
Un vent de pointe avait buté tous les pétales
autour de Washington, quand leurs yeux se fermèrent
au plat de la pelouse prête au foulement des sportifs.

Match nul.

Des gars de mauvaise couleur,
napalm au poing dans les deltas du monde
suent le sang de leurs frères.
O présence de l'aigle envahisseur de nids
et déflation des vents porteurs de graines.
Adieu moisson, ruisseaux pleins de cresson déracinable.

A la lueur des miradors, tous ces chiens noirs,
tous ces chiens blonds convergent sur le lit
où tu concasses en moi le refaire de l'homme.
Moi, je veux bien petit, mais ce jour de soif,
ce jour d'agonie, souviens-toi de la Femme.
Le sang est une humeur qui porte vie.
Nous ne permettrons plus qu'il vous coule pour rien,
vaisseaux pourpres des Fils.

Comme l'épargne des ressacs
comme l'effondrement des cimes
comme la plage des ventres
comme l'éclat des cicatrices
comme le vin dans la callebasse
nous nous habiterons de vous
morts fanés par le traquement de la haine.
Morts drus, nous mourrons avec vous
sous le sexe des baïonnettes
nous mourrons avec vous

Ou vous ne mourrez plus.

L'eau d'un océan mal nommé
largue votre défi.
Fauves d'exil,
Revenez.

Rapprenez sur nous le linge avec l'odeur.
(Le lait est lourd à nos mamelles.)

La bonne lingère du Pacifique
expose ses crânes au blanchissement des rizières.
Le coeur est un viscère bourré d'eau et de sable.
La mère occidentale pourtant l'habillait bien,
cossu, avec du velours rouge pour y épinglez les médailles.
Maintenant l'eau du long privilège
y cohabite avec le vide.
Pauvre gîte, pauvre habitacle
au bout des marches.
Corps en crête sur la planète
corps en traverse sous l'armure des mots,
corps en liesse pour le remue-ménage des têtes
corps en pouture dans l'ortie des ruts
corps en croissance de désir
corps en solitude à la mesure du secret
pardonnez-nous la menace et la réprimande
et la fétide joie de vous avoir conquis
la veille de vos morts.
O nés de la femme et conçus sans retour
pourquoi vous obstiner vers le soleil ?
Sourires découpés pourquoi braver la nuit
par votre transparence ?
Enfants sans fiel et sans destin
l'horizon par vous se rétracte et
l'air se carde au ruban de nos larmes.
Ce sursaut des abîmes, nous ne le voulons plus
nous, les fécondes, mais nous voulons
l'homme en vous, cet homme, et plus,
le son poreux de son passage afin que nous
lui céditions place.
Nous voulons aussi cette fille, blonde ou brune de peau,
pour que la tiédeur de ses yeux vous lie
tandis que d'un doigt lent, après nous,
à chaque porte, elle efface la croix.

ANNE-MARIE DE MORET

Québec, été 1970